

MODES

Les costumes sont si étroits, l'on pourrait presque dire si étreints, qu'ils semblent sonner la fin prochaine de la façon droite. Quand une mode en arrive à ce degré d'exagération, comptez qu'elle est bien près d'être remplacée par une mode qui sera son antipode.

Le fourreau Récamier fait le bonheur des jeunes femmes élégantes; mais il n'est très joli que s'il est porté par une femme faite au moule.

Il se fait en ce moment en foulard, en faille, en fin cachemire.

C'est une robe toute plate, à pointe sur les hanches et froncée derrière, avec un corsage un peu froncé fermé au dos par des agrafes mousqueton; une étroite ceinture en ruban arrêtée, derrière, par un chou; la manche à coude, ouverte extérieurement pour laisser passer la dentelle de la manchette.

Voilà, mesdames, la dernière mode.

Cette robe dessine un peu trop les formes, à notre avis, mais non pas à celui de la majorité féminine. *C'est pittoresque*, disaient à nos côtés deux élégantes en regardant passer



Costume Watteau en faille bleu pâle et dentelle.
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

M^{me} du B. et sa fille, admirablement habillées de ce fourreau. Le mot nous a paru drôle.

Que porter avec cette façon qui ne doit pas être écrasée par un trop long vêtement?

L'écharpe? Elle est parfois gênante; la petite veste très courte est par trop négligée; reste le out petit collet en drap léger à trois pèlerines étagées et découpées à leur bord inférieur. Avec une très belle agrafe ancienne il fera, ce me semble, bon effet sur le fourreau Récamier. A propos d'agrafes anciennes, ai-je dit à mes lectrices qu'il y en a de fort originales à l'exposition norvégienne?

Voici un nouveau genre de costume créé pour l'ouverture de la chasse, costume de réception cynégétique, qui a une grâce toute particulière. Il est encore de façon plate.

M^{me} Gradoz, qui nous l'a montré, nous a dit qu'il plaisait beaucoup et qu'il lui en a été commandé plusieurs.

Celui de M^{me} de Fournelle, une élégante... *chic*, est en tulle rouge à grosses pastilles, et en satin noir.

Une première robe en satin noir à jupe froncée et à corsage agrafé derrière a, au bord, un tuyauté de satin; la manche est plate. Dessus se passe une robe en tulle rouge, à pastilles, froncée devant et au dos; la jupe montée par des fronces et une ceinture en satin noir à longs et larges pans derrière; la manche large et froncée, très épaulée, une énorme ruche de tulle de soie noir à l'encolure.

L'inverse se fait : tulle noir et première robe rouge.

Costume d'un tout autre genre, pour les courses et les excursions, le *Coating*, c'est la façon tailleur :

Une étoffe tirant sur la couleur du nankin qui, par parenthèse, revient à la mode.

Et qui donc a remis à la mode cet ancien tissu de coton, le nankin? Les élégants, qui s'en font faire des complets, qu'ils portent en villégiature. Ce que nous avons rencontré de *pékins* (pardon!) vêtus de *nankin* est *incomptable* : de Deauville à Cabourg et tout le long de la côte normande, dans ces petites stations balnéaires qui se donnent la main de Villers à Langrune, c'est un uniforme.

Revenons au costume créé par M^{me} Gradoz.

Il est droit avec une première jupe faite de plis creux et très plate sur les hanches, et une seconde jupe froncée ouverte devant, on ramène la pointe de l'angle au bas de la taille derrière; cela se fait pour les deux côtés qui sont joints par un énorme nœud-papillon en ruban. A ce nœud s'arrête la pointe du corsage-veste qui a un gilet en nankin à longue basque dépassant la veste. La manche ronde s'ouvre sur une sous-manche de nankin.

La doublure de nos jaquettes est en lustrine de soie grise ou blanche à pastilles noires. C'est vous dire qu'en ce moment tout est à la pastille, doublure comme étoffe.

Ce sont ces petits détails qui donnent la mesure de l'élégance mondaine; les jeunes femmes ne s'y trompent pas; elles ont bien vite fait, sur un rien, d'édifier le degré de recherche fine ou de non élégance de chacune.

Nous avons vu, dans nos soirées du casino, de jolis bijoux. Nous ne dirons pas que les femmes s'en couvrent, mais elles en portent suffisamment pour ce genre de réunion.

Un bijou sans prétention, mais qui n'est pas ordinaire, c'est le gros chaînon en or ou en argent, mis en collier; on y assortit le bracelet. L'on met en profusion des bracelets de toutes sortes : des cercles d'or, plats, ronds, à facettes, gravés ou non; quelques-uns avec devise, initiales ou le nom entier en pierres fines ou en relief, d'un ton d'or différent de celui du bracelet. Les boucles d'oreilles commencent à s'allonger un peu; que ne peuvent s'allonger les doigts pour supporter la quantité de bagues que l'on met parfois!

Un mot sur le corset de batiste de M^{me} Billard. Les baleines et les ressorts sont posés de façon à donner le soutien nécessaire; la coupe est excellente. Pour l'été, c'est le corset voulu.

Il se fait en batiste vieux rose, crème, bleue et se double ou non de cette même batiste. Tous les détails sont soignés et coquets. Une garniture de batiste, avec broderie de soie camaïeu, borde le haut et le bas qui reçoivent un ruban de moire assorti. Tout concourt à en faire un corset de luxe confortable et agréable au porté. C'est la dernière création de M^{me} Billard, qui demeure, 4, rue Tronchet.

CORALIE L.

Excellentes les chaussures de la maison Henri Kahn, 55, rue Montorgueil, et bien faites et cambrant le pied d'une façon élégante. La botte *Comtesse de Paris*, à 14 fr. 50 cent., est d'une coquetterie charmante et inusable, qualité que toutes nous apprécions; elle est en chevreau mat et à boutons.

La botte *Parisienne* moule le pied dans une forme si bien coupée qu'elle ne gêne pas pour la marche; elle est fine, se porte en toilette de visite aussi bien que couramment; elle coûte 21 fr. 50. Faut-il indiquer les chaussures pour le bord de la mer, les excursions et les voyages? Cette nomenclature nous semble superflue puisque vous pouvez, en faisant la demande du catalogue illustré, qui vous est envoyé *franco*, choisir vous-même le genre qui vous convient. La chaussure pour les garçonnets est solide et, en prévision de la chasse, leurs papas et leurs grands frères trouveront toutes sortes de souliers pratiques.

HYGIÈNE

Maison Guerlain, 15, rue de la Paix

Vous êtes-vous arrêtées à l'Exposition devant l'élégant boudoir où sont exposés les produits de la maison Guerlain? Quelle jolie décoration et que de goût dans le choix de ces vitrines et de ces meubles! M. Guerlain, le président de la section de la parfumerie, est hors concours. C'est vous dire, mesdames, que lorsque nous vous recommandons les produits de cette maison, vous pouvez avoir une confiance entière dans leur préparation et le choix des matières premières. Succès oblige.

On se parfume beaucoup, c'est la mode, mais il faut changer de parfum selon la saison. En été, les odeurs fraîches telles que la verveine, le cédrat sont préférables, ainsi que l'exquise eau de Cologne Impériale Russe dont on devrait faire un usage continu. Cette eau est bonne non seulement pour la toilette et le mouchoir, mais aussi contre le mal de tête qu'elle dissipe. Pour les frictions, elle détend les nerfs et rend les muscles souples. Une friction bien faite repose.

En faire un usage continu c'est être assuré de conserver ses cheveux brillants, de ne les point voir se décolorer trop tôt et d'en prévenir la perte. Aux personnes dont les cheveux ont blanchi prématurément, elles rendront la couleur primitive. Pour l'usage habituel mettre la pommade trois fois par semaine et faire deux lotions d'eau. Chez M. L. Bonneville, 6, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Montmorency (Seine-et-Oise).

La Compagnie Française des machines à coudre occupe la première place à l'Exposition du Champ de Mars. M. Vigneron, qui est l'ingénieur de cette compagnie et l'inventeur de plusieurs machines, n'a plus à attendre de récompenses, les ayant toutes obtenues aux Expositions précédentes : médailles d'or et diplômes d'honneur. La machine n° 3, par ses nombreux perfectionnements, est à notre avis la perfection même. Facile à mettre en mouvement, son mécanisme est si doux qu'il ne fatigue pas. Elle fait aussi bien les travaux les plus fins que les plus grossiers, en un mot, elle est pour les familles, comme pour les couturières, un auxiliaire précieux. Nous avons déjà dit qu'elle a été choisie pour les écoles professionnelles de la Ville de Paris.



Costume en lainage bleu et drap blanc brodé de soutache.
De Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

HYGIÈNE

DE LA CHEVELURE

C'est pour nos nouvelles lectrices que nous parlons des heureux résultats obtenus par l'eau et la pommade vivifiques de A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur. Nos abonnées anciennes ont su en apprécier les très bons effets ; nombre de lettres l'attestent.

Ces excellentes préparations, recommandées par les médecins, arrêtent la chute des cheveux, les font abondamment repousser, même aux places dégarnies, et leur emploi est des plus efficaces après les longues maladies et surtout les maladies éruptives.

A celles de nos lectrices désireuses de conserver ou de recouvrer un teint pur et transparent, nous conseillons d'employer le *Lait antéphélique* ou *Lait Candès*, avec trois quarts d'eau, contre les rougeurs, les boutons, le hâle, les rugosités, les rides précoces, les piqures d'insectes.

Quelques gouttes dans un verre d'eau rendront à la peau fatiguée, sa fermeté, sa fraîcheur et sa souplesse, et calmeront toute irritation ou démangeaison.

Candès et C^{ie}, 26, boulevard Saint-Denis, et chez les parfumeurs et coiffeurs.

UN BON CONSEIL

Souvent, au moment de la croissance, garçonnets et fillettes ont une tendance à se tenir le corps courbé, la poitrine rentrée et les épaules arrondies. Pour faire disparaître rapidement ce vilain défaut, qui peut avoir des suites fâcheuses, nous recommandons tout particulièrement à nos lectrices le

redresseur dorsal de E. Leroux. Cet appareil est on ne peut plus efficace pour rejeter les épaules en arrière, développer la poitrine et corriger la voussure du dos. Très simple, très léger, facile à porter, il est invisible, ne se déplace jamais et ne s'accroche à aucun vêtement. Il y en a pour toutes les tailles ; il suffit d'indiquer l'âge. *Franco*, 10 francs. Maison Fichot, bandagiste, orthopédiste expert des ministères de la guerre et de la marine, 17, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Explication des Gravures noires (pages 37 et 39)

Costume Watteau en dentelle et en faille bleu pâle brodée au passé, vu de dos et de trois quarts de face.

La sous-jupe en taffetas avec le tablier couvert de tulle dentelle. La jupe en faille, très longue derrière pour fournir le pli Watteau qui se fixe à l'encolure du dos, se relève en panier et s'ouvre largement sur le tablier. Le corsage a les côtés du devant plissés et un plastron décolleté carrément en tulle-dentelle; une ceinture brodée faisant pointe se termine en deux bouclettes. La manche un peu froncée à l'épaule, avec une engageante en dentelle et un nœud. La broderie orne le dessus du pli Watteau, la spirale de gauche et le bord droit de la jupe.

Costume en lainage bleu et drap blanc brodé de sous-tache en soie bleue. — Sous-jupe en taffetas et tablier en drap blanc, orné, au bas, de deux broderies étagées; les lés de derrière en lainage bleu sont plissés. Corsage: le dos en lainage bleu, le devant en drap, coupé verticalement d'une broderie sur laquelle se drape de plis un second devant en lainage bleu qui fait comme une vaste arrondie et fuyante, un peu ouverte à l'encolure. Cet effet est produit par le groupe de plis que maintient sur la poitrine une traverse bleue. A la manche, broderie sur drap blanc en parement. Col semblable.

Explication de la Gravure coloriée 4741

Costume en pékin crème et chaudron à dessin broché et surah chaudron. — La jupe en pékin. Les rayures mises transversalement, de même à la chemisette froncée et à la manche qui se fronce à un poignet en uni avec une draperie-jockey dans le haut. Le corsage, auquel se monte par des fronces une jupe en uni ouverte en rideau et descendant à droite en spirale, est largement ouvert sur la chemisette qui est froncée à un col droit, avec une petite draperie-fichu attachée, devant, par un flot d'étroit ruban. Bas de soie chaudron. Souliers vernis. Gants de Suède. Chapeau en paille belge; le bord tendu de tulle et, dessus, des ailes entrecroisées sur un chiffonné de gaz.

Costume en crêpe de Chine broché et gaze de soie. — Jupe en taffetas crème, le tablier couvert de gaze rehaussé de deux volants en tulle plissé autour desquels passent alternativement, dessus et dessous, deux rangs de comète cerise; cette même garniture se répète à la collerette-guimpe et au plissé de tulle qui complète la manche, dont le haut est en crêpe de Chine, avec un crevé extérieur en tulle. La robe, en crêpe de Chine, a

sa jupe qui forme un léger bouillon monté au bord du corsage dont le devant est en tulle froncé; des plis échelonnés relevent en biais le côté droit, le gauche est légèrement mouvementé. Bas de soie et souliers mordorés. Chapeau en paille rouge et crin crème; la calotte couverte de gaze, avec des oiseaux piqués dessus.

Costume de plage pour petit garçon de 7 ans et plus. — Molleton blanc. Pantalon rejeté en revers au-dessous du genou. Chemise en percale nankin à rayures rouges, et veste ouverte, dessus, avec un col rabattu. Nœud de cravate et bas marine. Casquette assortie à la chemise, avec visière et cache-nuque.

Costume pour petit garçon de 6 à 10 ans. — La culotte froncée au-dessous du genou est en escot marin, ainsi que la veste qui s'ouvre et s'enfuit sur une blouse en flanelle rouge serrée dans une ceinture de cuir et dont la manche sort en bouillon de celle de la veste; celle-ci, arrondie extérieurement, est fermée par trois boutons. Col en toile et cravate à la Collin, bleue à paillettes crème. Chaussettes rouges.

CAUSERIE

A propos de l'Angelus et de la Tour Eiffel.



Si vous voulez, madame, je vas vous conduire à un endroit de la forêt où l'on voit la Tour Eiffel.

Cette séduisante invitation me fut adressée la semaine dernière par l'un des automédons de Fontainebleau à qui je demande quelquefois de me promener.

— Grand Dieu! m'écriai-je, n'en faites rien, je viens justement ici pour ne plus la voir.

— A la bonne heure, répondit le cocher, sentant qu'il avait fait fausse route, j'aime autant ça, parce que si vous voulez le savoir, on dit bien qu'on l'aperçoit du côté du rocher Saint-Germain, mais moi j'ai eu beau, jusqu'à présent, écarquiller les yeux, je n'ai rien vu du tout! Après ça le temps n'était peut-être

pas assez clair; ça serait étonnant qu'on ne la voie pas de Fontainebleau, puisqu'il paraît qu'on la voit de partout. Hue Cocotte!

A la Caverne des Brigands: — Ah! madame, me dit la traditionnelle marchande de cannes et d'objets de bois sculptés, vous m'étrennez aujourd'hui; il ne me vient guère personne cette année et encore ceux-là ont la bourse vide. Comment voulez-vous qu'on se laisse tenter par ma marchandise quand il paraît qu'il y a tant de belles choses à cette Exposition! Et pourtant jamais ma boutique n'a été mieux garnie, regardez!

Je regarde en effet et je vois l'assortiment ordinaire de bâtons joliment travaillés, de paniers, de porte-plumes, de couteaux à papier, d'écrittoires, de boîtes de toutes sortes taillés dans le chêne et le genévrier, plus quelques œuvres inédites telles qu'un certain

écureuil casse-noisette sculpté d'une main d'artiste, un cerf du plus joli mouvement, un hibou méditatif très drôle, une canne curieuse autour de laquelle s'enroulent des serpents.

— Ne dirait-on pas qu'ils sont en vie? s'écrie la marchande en me la faisant admirer. Dame! c'est que celui qui l'a imaginée se connaît en vipères, c'est le père Rossard, qui ramassait autrefois toutes celles de la forêt. Maintenant il est vieux, il ne peut plus faire ce métier-là, mais ses anciennes connaissances lui tiennent compagnie tout de même; il fait leur portrait de souvenir, voyez-vous!

Et tout à coup je me rappelle cette figure singulière du père Rossard, le chasseur de vipères, l'un des types les plus caractéristiques de Barbizon, avec sa figure tannée où étincelaient deux petits yeux de charmeur, sa taille maigre et voutée par l'habitude de marcher en se penchant, l'oreille ouverte à tous les frôlements de reptiles, et sa boîte grillée où l'on voyait se tortiller en sifflant celles qu'il appelait ses chéries, ses mignonnes. Quelquefois aussi dans une autre cage il portait de gros lézards verts aux reflets d'émeraude que je me suis souvent attardée à voir déguster du lait avec des mines si friandes! C'est une femme maintenant qui collectionne les lézards; quant aux vipères, on ne leur donne peut-être plus suffisamment la chasse. Elles dorment en repos sur les grès, tandis que le père Rossard, devenu artiste, fait de la sculpture. Et ne croyez pas que ce nom d'artiste je le donne par ironie, aux *imagiers* de la forêt; nombre d'entre eux le méritent; il y a tel facteur qui, tout en menant sa rude vie de piéton, compose des figures, des groupes; puis il les exécute sa journée faite, à l'aide d'une racine et d'un couteau, avec un véritable talent, un talent qu'il ne tient que de lui-même et d'une observation très attentive de la nature.

— Vous ne voulez pas de ce manche à tête de chien? me dit la marchande, très connaisseuse à sa manière et aussi fine appréciatrice de ce qu'elle vend que pourrait l'être le plus madré des marchands de tableaux. Il est un peu massif, mais le facteur est malade; quand il l'a fait, il n'avait pas tous ses moyens; aussi ce pauvre homme le donne à bas prix... Il faut bien s'acheter un pot-au-feu!...

Devant ce rustique étalage, je suis prise d'une envie folle d'encourager les arts; rien ne me paraît plus charmant que cet emploi donné par de pauvres forestiers aux longues veillées d'hiver, aux haltes sur le bord du chemin, à tous les rares moments de loisir d'une vie rude et laborieuse. Chacun de ces objets, même parmi les plus modestes, me semble avoir une touchante histoire, représenter la part que l'imagination, le goût, une manière d'idéal peuvent avoir dans la vie des humbles. Je me retiens à grand-peine de dire à une bande de touristes anglais qui, venus de Paris visiter la caverne, font soudainement irruption sur les rochers: — Ne dépensez pas toutes vos guinées à l'Exposition. Réservez quelque chose pour les vipères sculptées du père Rossard ou pour les couteaux à papier du facteur!

Mais, si j'en crois les paysans, ma recommandation ne servirait pas à grand-chose: — Allez, tous ces étrangers-là ne nous arrivent que la poche vide; et

les gens de Paris ne viennent pas du tout... ils-ont du monde à recevoir... du monde de loin... ils restent chez eux; ça ne fait pas nos affaires, non!

En effet, les jolies maisonnettes de Barbizon, si séduisantes pourtant sous leurs guirlandes de glycine en fleur et leurs bouquets de roses coquettement attachés, portent toutes un écriteau qui indique l'abandon. D'ordinaire elles sont retenues avant les vacances, mais qui donc se soucie des bois et des champs une année d'exposition? A peine vient-on respirer une bouffée d'air à l'hôtel de *La Forêt*, cet élégant hôtel de famille, genre chalet qui, depuis peu, fait concurrence aux vieilles auberges de peintres. Il n'a qu'un défaut cet hôtel; il est trop correct; il n'est pas en harmonie avec le cadre; il détonne sur la rusticité environnante; il eût fait le désespoir des patriarches de la forêt, Millet et Rousseau, dont les profils de bronze incrustés dans le roc à quelque distance de là, se détournent de lui, sévères et désapproubateurs. Pourtant Millet ne fut pas l'espèce de sauvage qu'un article du *Figaro*, qui fit scandale dans la localité, a dépeint dernièrement vêtu de peaux de bêtes. On peut porter une peau de bique l'hiver, sans se mettre pour cela hors de toute civilisation.

La vie du grand peintre était à peu près celle que continuent à mener en forêt sa veuve, son fils et la plus jeune de ses filles; une vie très simple et très digne, dans laquelle une bien petite part est faite à la question d'argent; distinction rare de nos jours. Au moment de la vente Secrétan, j'étais à Barbizon où la nouvelle, démentie ensuite, de l'acquisition de l'*Angelus* par l'Etat produisit naturellement beaucoup d'effet; c'était comme un triomphe pour tout le pays. Eh bien! il n'y eut de la part des héritiers de Millet aucun retour amer sur le temps où leur père donnait ses chefs-d'œuvre à un prix dérisoire. Quel bénéfice la famille tirait-elle des 550,000 francs obtenus aux enchères? Aucun; mais elle ne s'en réjouissait pas moins: le génie de cet infatigable travailleur, si peu récompensé de son vivant, était enfin reconnu et l'une de ses plus belles toiles restait à la France. Les Millet n'en demandaient pas davantage. L'abandon de l'*Angelus* à l'Amérique dut leur être une peine profonde. Pour ceux que la destinée de ce tableau ne touche pas d'aussi près, pour les gens raisonnables, quoiqu'artistes, qui n'admettent point qu'une œuvre moderne soit payée un demi-million, quand on aurait à meilleur marché un Raphaël ou un Léonard, le désastre semble moins grand. Il est bon que la renommée de notre école française se répande hors de chez nous; il est bon que nous conservions de l'argent pour acheter aux peintres dont les noms ne sont pas encore célèbres, tout en méritant de l'être, des œuvres qui peuvent valoir l'*Angelus*, lequel, d'ailleurs, nous reste un peu grâce à la superbe eau-forte de Bracquemont.

Songez au plaisir que des billets de mille francs donnés à propos eussent fait autrefois au peintre, peu apprécié dans sa jeunesse, bien qu'il soit aujourd'hui l'objet d'un engouement proche de l'extravagance, et tâchons de ne pas recommencer envers d'autres l'irréparable injustice dont nous nous sommes rendus coupables à son égard.



Costume en foulard à rayures vertes et crème.
Costume en faille bleue et surah à rayures blanches et bleu pâle, garni de broderie hollandaise.
De Madame Grador, 67, rue de Provence.

Costume en foulard à rayures vertes et crème et velours vert foncé. — La jupe en foulard reçoit, à droite, un crevé plissé en surah crème, puis un encadrement de velours qui remonte de chaque côté du crevé; deux plus étroites bandes au tablier, qui se relève, à gauche, de quelques plis. Le corsage agrafé, à droite, sous une bande de velours, est coupé à gauche, au-dessous de l'épaule et transversalement, d'une autre bande, de laquelle part une bande plus étroite qui se réunit à la taille avec les deux autres; là un chou les

fixe sur la ceinture en retenant des coques et leurs pans. La manche coupée de velours, terminée par une dentelle plissée.

Costume en faille bleue et surah à rayures blanches et bleu pâle, celles-ci brochées, et broderie hollandaise. — Les de derrière en uni; le tablier en broché; une broderie hollandaise appliquée au bas remonte à gauche jusqu'à la taille. Corsage de dessous bleu pâle plissé et traversé en biais par une broderie qui passe sous la ceinture et semble rejoindre celle de la jupe. La veste en



4996
Jupon de dessous en taffetas changeant, gris et bleu.

uni très courte et très ouverte, avec un col en broderie; à la manche, un jockey et revers assortis. Ceinture en faille nouée derrière.

Deux jupons de dessous élégants. — L'un en taffetas changeant, est garni de deux volants en dentelle séparés par un volant en taffetas déchiqueté, comme tout petit du bord. La pose de ces volants donne un cintre. Nœud en taffetas, ainsi que la ceinture.

Jupon surplis en taffetas crème. — On pose sur le jupon plissé, une haute dentelle crème mise à plat. Une ceinture en taffetas crème, ainsi que le nœud qui tombe derrière.

Devant de corsage en filet brodé de jais, avec une frange pluie de perles au contour et trois rangs de perles en épaulette. Se met sur le corsage d'un costume décolleté noir ou de couleur sombre.

Costume en foulard à pois et tulle brodé pour fillette de 8 ans et plus. — La jupe, largement plissée derrière, plate devant, reçoit un tablier en gros tulle brodé froncé au-dessous de la taille; une écharpe en ruban à droite. Veste en foulard, forme carrée, arrêtée à la taille, très ouverte sur une chemisette en surah froncée, montée à un empiècement en dentelle comme le col-revers.

4989
Costume en foulard à pois et tulle brodé, pour fillette de 8 ans et plus.
De Madame Taskin.



5001
Devant de corsage en filet brodé de perles, de M^{me} Thirion.
47, boulevard Saint-Michel.

d'une grosse broderie rouge et crème. Empiècement assorti auquel se monte le corsage qui est froncé. Ceinture en ruban rouge nouée de côté. Manche plate avec un gigot dont le bas frisotte en volant. Chaussettes à rayures rouges et souliers noirs. Chapeau en paille crème garni de fleurs des champs avec la passe relevée croquée de côté.



4995
Jupon surplis en taffetas crème.
Deux modèles de Mademoiselle Thirion.

Après les modèles de jupon élégants donnés ci-dessus, nous allons, pour contenter les plus exigeantes, donner la description de jupons extra-élégants, vus dans le trousseau d'une jeune fille, commandé à M^{me} Thirion.

L'un en surah blanc, est garni de volants coupés d'entre-deux de dentelle posés à jour; trois volants de 10 cent. de hauteur; derrière, un nœud en satin blanc.

Un autre en surah rosé avec trois ruches découpées, séparées par une ruche de tulle point d'esprit. Les deux suivants plus sérieux. Taffetas glacé noir et feu; au bas, dix petits volants déchiquetés, rabattant les uns sur les autres. Moire noire avec un seul volant de dentelle plissé finement; dentelle ayant au moins 30 cent. de hauteur. Terminons par la description d'un jupon en taffetas glacé mais et rose. Un volant mais, bordé d'une dentelle montée à fronces, puis un volant de dentelle mais plissé et au-dessus, le jupon plissé de quatre plis rabattus. Nœud en satin.



4990
Robe en lainage crème à lignes rouges, pour enfant de 6 ans et plus.
De Madame Taskin, 6, rue de La Michodière.

De ma fenêtre je découvre cette plaine de Chailly où se passe la scène de *l'Angelus*. J'en vois les belles lignes fuyantes encadrées de bois épais et interrompues par des meules qui grandissent à mesure que s'achève la moisson. Millet, qui s'était essayé d'abord en bien des genres (tout ce que montre de lui l'Exposition rétrospective du Champ de Mars le prouve assez, et encore il y manque une certaine *Agar* tout à fait différente du reste, demeurée aux mains de la famille), Millet, dis-je, ne sortit plus, on peut le dire, de la plaine de Chailly aussitôt qu'il y fut entré. Un ami l'avait arraché au Havre, qu'il habitait dans ce temps-là, pour l'emmener faire connaissance avec la forêt de Fontainebleau. Les grès, les futaies splendides ne lui fournirent aucune inspiration, mais arrivé devant la plaine, il s'en éprit à première vue :

— Voilà ce qui me convient, s'écria-t-il, c'est ici qu'il faut vivre !

Et il y vécut, il y plaça son *Troupeau de moutons*, son *Semeur*, ses *Ramasseuses de pommes de terre*, — paysannes en marmottes, les reins ployés, cassés en deux pour ainsi dire, au-dessus des sillons ; laboureurs, au type local vigoureusement marqué, vivantes figures chez lesquelles un réalisme de bon aloi n'exclut pas la poésie. Témoin *l'Angelus*, où le sentiment l'emporte même un peu sur la vérité. Je doute qu'il ait rencontré à Barbison cette ferveur dans la prière. La population du hameau n'eut longtemps guère plus de piété que n'en pourrait avoir un petit peuple de faunes ; sans prêtre, sans église, elle se dispensait le plus souvent de fréquenter l'église lointaine de Chailly, sauf quand il s'agissait d'un baptême, d'un mariage ou d'un enterrement. Depuis peu, l'occasion de s'amender a été donnée à ces *pâiens innocents* ; une chapelle s'est élevée dans le jardin plein de roses qui entoure ce qui fut l'atelier de Rousseau. Deux vieilles dames ont fait ce don au village, deux propriétaires fort vénérées et fort aimées comme patronnes de l'orphéon qui leur doit d'avoir remporté plusieurs prix. Ces protectrices de la musique, soucieuses en même temps des intérêts de la religion, sont deux anciennes cantatrices, veuve et belle-sœur d'un excellent chanteur de l'Opéra-Comique, dont nul encore n'a oublié le jeu amusant et spirituel quand s'incarnait en lui le *Cantarelli* du *Pré-aux-Cleres* ou l'Anglais de *Fra Diavolo*. Eh bien ! elles ont en deux ou trois ans accompli dans ce coin de campagne un bien inestimable, à elles seules, sans influences puissantes, sans grandes ressources, par un moyen bien simple, à la portée de tous ; elles ont donné leur temps, leur cœur, elles se sont données tout entières. Il faut les voir parer avec goût la gentille chapelle pourvue par leurs soins d'un orgue qui accompagne, pendant la messe basse que vient dire un vicaire du voisinage, les voix des jeunes filles dirigées par elles. Il faut les voir si simples sous leurs vêtements noirs, surveiller les petits enfants, faire aux étrangers les honneurs de l'église ! La question des bancs, des chaises, soulève de grosses susceptibilités parmi les paysans peu habitués disent-ils à *ces manières* et particulièrement haineux de tout privilège ; elles interviennent, rendent la justice, obtiennent des dons de côté et d'autre, et, retirées à jamais du théâtre, jouent à ravir, les dignes

femmes, sur une scène bien humble, leur dernier rôle, celui de Providence.

Toutes les fois que je vais en province, fût-ce aux portes de Paris, je suis frappée du nombre d'originaux intéressants qui s'offrent à mon observation. Dans les grandes villes on n'a pas le temps de les distinguer de la foule, on traverse l'existence comme en un tourbillon, sans rien goûter, parce qu'une impression chasse l'autre beaucoup trop vite. Je vous souhaite, chères lectrices, de sentir, comme je le fais en ce moment, le plaisir de vivre à loisir, chaque heure, chaque minute de ma vie. Certes, il y a des choses parisiennes que je regrette ; j'aurais voulu, par exemple, assister au concours international de musiques pittoresques, dans la salle des Fêtes du Trocadéro, voir entrer en lutte les Tziganes, les Roumains, l'Estudiantina, et, à distance respectueuse, les tambourinaires, les joueurs de vielle, de binou, de cornemuse, de mandoline. Mais on ne peut tout voir et, au mois d'août, les plus grands biens sont encore l'ombre et la fraîcheur.

Pour ce qui concerne l'Exposition, je suis restée sur l'impression délicate de ma dernière visite. J'avais été voir la magnifique collection japonaise de M. Gonse. Ses *kakémonos* incomparables avec des effets de pluie surprenants, des bêtes qui respirent, des plantes ravies à la nature ; de là, j'étais entrée dans la région des livres où les explorations menacent de ne jamais finir et je venais d'échouer dans la fameuse galerie de trente mètres, quand tout à coup un bruit de musique m'attira. Sous le pavillon de Cavaillé-Coll, la plus belle des comtesses polonaises était assise devant un piano à queue et jouait un quintette de Widor avec celui-ci à l'orgue, et Taffanel, et Lefort, et Delsart. C'était un charmant tableau et un charmant concert. M. Ambroise Thomas, pareil à un vieux fleuve barbu, les écoutait. Singulière idée que d'écrire des ballets à ce grand âge ! Evidemment pour savoir faire danser les autres il faut être en état de sentir quelque chose s'agiter dans ses propres jambes à l'appel d'une valse. Et, à propos de ballet, si vous avez le malheur d'être à Paris, courez vite voir les Gitanes et leur capitaine danser le fandango, la jota, et d'autres danses endiablées qui réveilleraient même la fantaisie somnolente de M. Ambroise Thomas. Quelle vaillante petite troupe, y compris l'âne qui figure parmi les comparses, tandis que se trémoussent ces dames en agitant leurs jupes de satin jaune ou rouge ! Mais pourquoi quelques-uns des premiers sujets emprisonnent-ils dans des bottines leurs petits pieds de bohémiennes et d'Andalouses ? Le soulier que l'on peut jeter au plus vif de l'action pour danser pieds nus, a tellement plus de couleur locale ! Somme toute, les Gitanes sont encore ce que l'Espagne nous a envoyé de meilleur en fait de spectacles ; les courses de taureau atténuées, adoucies, expurgées par les soins du préfet de police, n'ayant produit qu'un très médiocre effet. Il fallait s'en tenir aux courses Landaises et Provençales avec accompagnement de farandole... Mais où me conduisent mes réminiscences ? Décidément, je crois que le vieux cocher a raison ! De partout on voit la tour Eiffel ! Sa silhouette se glisse jusqu'ici. Ne soyez pas

trop surprises si demain, malgré toutes mes protestations et mes dédains apparents, je prends le train pour aller de mon village de Seine-et-Marne rendre une petite visite au village annamite et javanais. On a la fièvre des marais et celle des foins, la fièvre des fleurs d'orangers, dans la *Chérie* de M. de Goncourt,

la fièvre des lauriers roses en Afrique; eh bien! nous avons tous plus ou moins dans les veines, à l'heure qu'il est, et nous emportons avec nous, même dans la solitude, cet autre genre de fièvre: la fièvre de l'Exposition.

T. B.

La Fille du Cacique

(SUITE)



ES applaudissements enthousiastes accueillirent cette tirade récitée avec beaucoup de sentiment par l'enseigne.

— M. de Kerbars, dit Maria, je tiens à vous remercier de votre gracieuseté. Je suis extrêmement fière, mon capitaine, de votre transformation, de votre *virement de bord* de ce soir. Fumez votre cigare, mais venez ensuite me trouver dans le grand salon; je veux que vous me parliez de mon fiancé!

Et elle s'éloigna avec sa mère, suivie des autres dames, pendant que les hommes se réfugiaient au fumoir.

Kerbars tira négligemment quelques bouffées d'une cigarette de la Havane et s'empessa de se rendre à l'invitation de M^{lle} de Mancelle, heureux de trouver l'occasion de faire un éloge bien senti de son ami.

En montant, pour se rendre au salon, il rencontra dans l'escalier un ouvrier portant une sacoche en cuir. Perrine le suivait dans un état d'agitation extraordinaire.

— C'est le bon Dieu qui vous envoie, M. Kerbars!.. fit-elle à mi-voix en apercevant l'officier. Ce serrurier a bien réussi à ouvrir le châssis qu'elle avait verrouillé du dehors, je l'ai trouvée où je pensais, après avoir fouillé tous les coins de la maison, mais elle ne veut pas sortir de la guérite où elle s'est posée comme une chouette dans une cage. Elle n'est pas très vaillante sur ses jambes d'ailleurs, et je ne sais pas trop si elle pourra descendre l'escalier toute seule.

— Qu'est-ce que vous me racontez là, madame Perrine? répondit Kerbars absolument ahuri. Vous avez besoin d'aide? Me voilà. Vous m'expliquerez la chose plus tard...

Et il suivit la servante qui l'entraîna jusqu'à la terrasse de la maison.

Une nuit merveilleuse, toute scintillante d'étoiles, avait succédé à cette journée tropicale. La lune versait ses douces clartés sur la ville.

Kerbars, guidé par Perrine, arriva au réduit où Mariquita se tenait assise, comme accablée.

En apercevant l'enseigne elle se leva, lui tendit la main, et, simplement:

— J'ai appris brusquement que notre ami allait se marier, lui dit-elle, et j'ai voulu fuir un dîner auquel

il ne m'avait pas invitée. Mais le soleil m'a fait mal, donnez-moi votre bras pour descendre jusqu'à mon étage. Surtout pas un mot de tout ceci! je compte sur votre discrétion.

Kerbars et Perrine soutinrent la jeune fille encore très faible.

— Cette petite me fait de la peine, se dit l'enseigne en entrant quelques minutes plus tard au salon où l'on dansait déjà un quadrille.

Mariquita était restée longtemps dans un assoupissement profond, sous le kiosque qui l'avait sauvée d'une insolation mortelle.

La brise du soir qui souffle de terre pour aller se perdre sur l'Océan l'avait peu à peu ranimée et elle commençait à s'endormir, rompue par la fatigue, quand Perrine avait enfin forcé sa retraite.

III

Mariquita resta plusieurs jours couchée, enfiévrée et faible, l'esprit plongé dans une sorte d'atonie. Elle ne pensait pas, mais était poursuivie par une idée fixe, triste, qui l'accablait en prenant par instant les proportions d'un cauchemar.

Tout le monde s'intéressait à elle. Le *high fever*, assez commun dans le pays, ne présente généralement pas de complications, mais fatigue beaucoup. Georges et Maria, M^{me} de Mancelle voulurent tour à tour soigner la pauvre enfant, mais Perrine n'admettait personne auprès d'elle, sentant qu'il fallait surtout à la malade le repos et le silence. Elle ne la quittait pas, tricotant au pied du lit.

Mariquita se tenait presque toujours le visage tourné contre le mur, sans parler, les yeux à demi clos, les bras étendus sur son lit. Cette indisposition la débarrassait de toute obligation sociale et lui était presque une délivrance.

Ce fut Perrine qui, la sachant hors de danger par le docteur d'Esnare, la tira de son absorption et la força à se lever.

Mariquita la repoussa d'abord avec quelque brutalité... Elle redoutait d'être obligée de reprendre sa vie habituelle et appréhendait surtout les fêtes du mariage de Georges.

— Allons! ma fille, lui dit Perrine, vous ne pouvez

cependant passer toute votre vie à fainéanter sur les étreintes de M^{me} de Mancelle.

Ce fut comme un coup de fouet lancé en plein visage. Elle se dressa sur son séant avec vivacité.

— Je suis chez elle, c'est vrai, dit-elle avec amertume; puis, se raidissant après un moment de silence. — Je veux partir d'ici! ajouta-t-elle.

— Ah! voyez-vous cela, répondit Perrine, et pour où?

La cholita n'est point embarrassée: elle retournera au Pérou; elle trouvera des compatriotes, des Indiennes comme elle qui la recueilleront. Son père était respecté de tous et sa mère bien-aimée! Oh! sa mère, sa pauvre *madre*.

— Ils me punissent de là-haut! s'écria-t-elle avec un accent sauvage; je les avais oubliés. Je les rechercherai, j'élèverai une tombe, je l'abriterai sous de beaux arbres, ils me pardonneront!...

— Allons, encore des sottises! repartit Perrine; il y a ici un air de fièvre dont il vous faut sortir. Nous irons toutes deux nous promener un peu.

— Mais je ne suis plus malade, dit la jeune fille sèchement.

Elle se leva nerveusement, s'habilla avec des gestes saccadés sans répondre aux soins de la vieille bonne; puis, se sentant lasse, bien lasse, elle s'assit un instant près de la fenêtre.

C'était l'heure brûlante de midi, le soleil incendiait tout. Les cloches des églises tintaient.

Perrine joignit les mains, et à haute voix se mit à réciter la prière: « Voici la servante du Seigneur... »

La convalescente n'écoutait pas, elle serrait dans ses deux petites mains le bras du fauteuil sur lequel elle reposait, et une grande lutte s'élevait en son âme. Sa colère se heurtait contre un sentiment d'anéantissement qu'elle ne pouvait dominer.

Elle en voulait aux choses, aux gens, à Dieu même. Puis, voilà que la chère figure de M. Martini lui apparaissait; elle revoyait son sourire paternel, son regard si bon. Comme elle était ingrate!

Mais aussi cette jeune fille qui était venue se jeter en travers de sa route, elle avait tous les bonheurs du monde!... Le partage n'était vraiment pas juste.

Et la révolte grondait dans son cœur, tandis que Perrine achevait son oraison. Perrine l'exaspérait!

En même temps, par un effet réflexe assez singulier, elle se jugeait elle-même très sévèrement, se sentait coupable et ne pouvait cependant résister à la violence qui l'entraînait. Elle eût voulu être seule et parler avec de grands éclats, répondre à toutes ces voix douloureuses qui s'élevaient en elle; puis, tout à coup, au milieu même de ses agitations, elle sentait le peu, le rien qu'elle était, la faiblesse et l'inutilité de sa vie; elle en éprouvait comme une honte avec le grand désir de s'endormir là à jamais.

Si à ce moment M. Martini eût été près d'elle, peut-être la noblesse native de son cœur aidée de sa vénération pour le *padre* eût-elle triomphé, encourageant la pauvre fille à poursuivre la route si pénible qui s'ouvrait devant elle; mais au lieu du protecteur respecté, ce fut Maria qui survint! — Perrine venait de sortir.

Mariquita, de pâle qu'elle était, devint pourpre; elle eut envie de lui crier « Laissez-moi! » mais, vou-

lant cacher son secret, elle ferma les yeux et fit semblant de dormir.

Maria se retira le plus doucement possible.

Dès qu'elle eut disparu de la chambre, Mariquita se leva de son fauteuil et menaçant la porte du poing: « Oh! je la hais... » murmura-t-elle.

Le mauvais esprit avait triomphé.

Dès lors commença pour Mariquita un véritable supplice. Le moment le plus dur fut peut-être celui de la visite de Georges. Après s'être informé de la santé de sa petite camarade, comme tous les fiancés, en général fort ennuyeux, il ne parla que des qualités et des grâces de sa bien-aimée.

La jeune fille ne répondait point, et lui, tout entier à ses préoccupations, ne s'en apercevait pas.

Pourtant, au moment de partir:

— Eh bien! que pensez-vous de tout cela, Quita?

— Ce que je pense, répliqua-t-elle avec un accent qui eût paru singulier à tout autre qu'à un amoureux, ne me le demandez pas...

— Mon bonheur vous rend heureuse? Vous êtes un ange, Mariquita, une bonne petite sœur!

— Rien de tout cela Georges, dit-elle avec passion, je suis la cholita errante que votre père a secourue par charité et qui croyait...

— Retourner promptement au pays natal? Donnez-moi encore un peu de temps, Quita, celui de me marier.

Mariquita était livide; une douleur sans nom la saisissait dans la poitrine, comme pour l'étreindre et l'étouffer.

Son interlocuteur se méprit absolument sur l'objet de cette émotion.

— Pauvre Quita! dit-il simplement, M^{me} de Mancelle avait raison. Vous avez la nostalgie noire!

Et il l'embrassa au front.

La jeune fille se retira brusquement.

Quelle affliction était la sienne! Pas même le droit de laisser deviner sa peine... elle serait bafouée! Oh! l'infirme, qu'elle est à plaindre! Elle creusa longtemps cette pensée sans songer aux consolations divines que l'Evangile offre aux déshérités de ce monde. Révoltée, elle doublait sa peine, se complaisait dans la souffrance la plus aiguë qui existe: le devoir connu et repoussé, la paix intime ardemment désirée et volontairement délaignée.

M. Martini avait envoyé son consentement officiel.

Chez M^{me} de Mancelle toute la maison était dans cette agitation forcée qui précède les mariages. Il fallait tout organiser, prévoir les questions d'étiquette, questions de toilette, questions d'usage.

Les vieilles tantes étaient bien dérangées dans leurs habitudes quotidiennes, les petites sœurs au contraire se montraient ravies du remue-ménage; M^{me} de Mancelle, au milieu de ses occupations multiples, n'avait heureusement pas le loisir de s'appesantir sur le départ de sa fille chérie. Le docteur d'Esnars venait souvent pour conseiller et approuver. Perrine s'occupait avec zèle des affaires de son maître tout en surveillant tendrement Mariquita inquiète et sombre.

Quant aux fiancés, ils passaient au milieu de tout

et de tous, sans rien voir qu'eux-mêmes, idéalisés dans leur propre rêve.

Le jour du mariage arrive bien vite...

Les portes de la maison sont ouvertes et le sol jonché de fleurs.

Au milieu du grand salon, Maria distribue aux invités des branches fleuries « la guirlande de la mariée », roses thé pour les dames, œillets pour les messieurs. Un peu pâle, les yeux alanguis, la jeune fiancée est ravissante dans ses atours d'une blancheur neigeuse; une grande mantille espagnole couvre ses cheveux blonds.

Ainsi parée, elle a la grâce d'Ophélie avant le dédain d'Hamlet.

Georges, en ce moment solennel, souffre de l'absence de son père. M^{me} de Mancelle éprouve cette angoisse des mères qui abandonnent leur fille à un étranger et, d'après leurs souvenirs, supputent en voyant cette nouvelle vie s'ouvrir, tous les soucis dont elle sera forcément remplie.

Perrine, drapée dans son châle qu'elle avait tenu à arborer malgré la chaleur, a une dignité de nourrice noble mêlée d'attendrissement. De temps en temps, d'un geste furtif elle passe son gros index sur ses yeux.

Mariquita, elle-même, n'a pu éviter cette cérémonie. Elle est arrivée, heure par heure, absorbée dans sa peine, à cette consommation de son malheur; et froide, enveloppée dans une mante noire brodée (sous prétexte que cette nuance dissimule mieux sa triste conformation), elle regarde tout le monde avec une attention profonde, presque involontaire, remarquant les plus petits détails avec une tenacité fatigante.

Ainsi, Maria a une boucle de cheveux qui s'est échappée de sa coiffure et vient voltiger sur sa nuque fine... Et Mariquita, malgré elle, fixe cette mèche folle qui tremble à chaque salut de la mariée.

Georges n'a point perdu son geste familier, il caresse le revers de son habit; M^{me} de Mancelle pétrit son mouchoir de batiste; le docteur d'Esnars ajuste sans cesse son faux-col; là-bas, cette vieille dame arrange les plis de sa traîne de damas gris perle; l'une des nombreuses demoiselles d'honneur tient un *face-à-main* et dévisage les assistants; la tante Dolores examine pour la dixième fois en cinq minutes, les breloques de sa châtelaine, tandis que son voisin entre ses gants avec difficulté.

On n'entend que des exclamations de plaisir, de

pompeuses félicitations se mêlant aux bruits d'un orchestre dissimulé dans une pièce latérale au salon, exclamations de plaisir, de pompeuses félicitations. Toutes ces personnes, malgré leur mise recherchée et la solennité des circonstances, conservent leurs anciennes manies et restent elles-mêmes. Sont-elles sincères dans leurs compliments? « Le monde est vilain, faux, personnel, se dit Mariquita, tous ces gens-là se moquent des mariés et viennent sans doute pour se distraire un peu. Ils ne songent qu'à leurs propres affaires et écraseraient les autres pour arriver à leur but. Ce qu'ils pensent aujourd'hui, ils le renieront demain, comme a fait Georges. C'est laid tout cela, et je ne suis pas meilleure que ce monde égoïste! »

La cérémonie à l'église fut très brillante; la messe passa comme un éclair pour Mariquita. Elle vit leurs mains enlacées, les anneaux échangés, le signe de tête imperceptible de Maria et le grand acquiescement de Georges; puis, après la bénédiction nuptiale, la mariée attendrie s'abimant dans une ardente prière et Georges ému baissant la tête. Placée, derrière eux, immédiatement avec la tribu des proches parentes, elle put tout suivre.

Ses pensées étaient pleines d'amertume. Elle aussi, la pauvre Mariquita, avait senti le besoin ardent d'épancher son cœur dans un autre cœur. Elle avait rêvé une union si parfaite, que les deux âmes fussent confondues, se fiançant pour le bien, le devoir et l'amour éternel; mais elle avait compris sa propre folie et s'était résignée à accepter sa vie sans jeunesse; elle s'était composé, dans son imagination, une existence douce que ce mariage de Georges brisait cruellement! Et, à présent, à l'église même, elle refusait de se soumettre. Tour à tour, la foi, la foi lumineuse et consolante, le devoir, la raison luttèrent en vain contre sa jalousie.

Elle dut subir les fêtes de la journée, les amitiés des jeunes époux, mais put esquiver le bal.

Et tandis que l'écho des valses de l'orchestre parvenait jusqu'à sa chambre, agenouillée devant son lit, Mariquita se tordait les mains et répétait avec désolation: « Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu! »

Puis, tout à coup, se redressant, répondant elle-même à la rage de son cœur: « Oh! non, s'écria-t-elle, Dieu m'a abandonnée ».

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

SOLUTION DE L'ÉNIGME DU NUMÉRO DU 27 JUILLET: *L'or*.

MOTS EN ROUE

Même nombre de lettres à chaque mot, la même lettre commençant le mot à la jante, une autre même lettre le terminant au moyeu; les mots forment les rais.

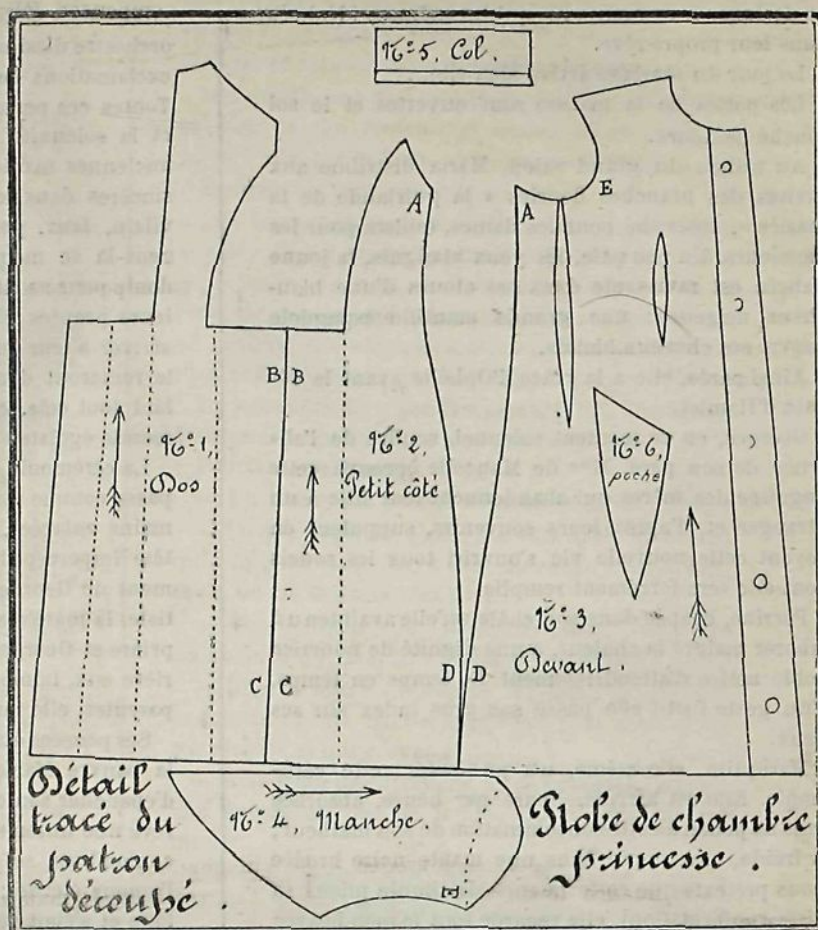
Son doux parfum se mêle aux brises printa-
nières.
J'en exploite, avec fruit, plusieurs carrières.
Dix-huit fois, ce beau nom par nos rois fut porté.
C'est, dans la Normandie, une fraîche cité.

De ces dieux familiers, on n'est plus idolâtre.
Je l'aime, quand les miens y sont autour de
l'âtre.
L'artiste maladroit y répandit trop d'eau.
Il se mêle aux grenats sertis dans mon bandeau.

Explication du patron découpé :

N^{os} 1. Dos. — 2. Petit côté. —
3. Devant. — 4. Manche. — 5. Col.

Dix mètres d'étoffe en 60 cent. de large. Le détail tracé montre le devant avec le pli du milieu fait et les boutons posés. Le patron découpé le donne étendu, le milieu marqué par une ligne à la roulette; c'est à cette ligne qu'il faudra mettre le bord de l'étoffe pour tailler le côté gauche. Réunir dos et petit côté, lettres de raccord B et C. La couture faite, former le pli, puis celui du milieu du dos, les deux parties réunies. Joindre le devant, couture du dessous du bras, lettres de raccord A et D. Faire la pince de poitrine et celle du dessous du



Robe de chambre princesse.
De Mademoiselle Thirion (Patron découpé).

bas. Faire le pli du milieu, dont la moitié doit couvrir le bord gauche, monter le col rabattu que l'on brise à la raie à la roulette. La poche se monte à la raie à la roulette et le détail tracé indique la place qui y correspond. La manche se taille d'un seul morceau et, si l'on veut y mettre un parement, on le taillera sur le patron en lui donnant un peu plus de largeur, la hauteur est facultative; le pli peut se remplacer par un galon très large ou par de petits galons cousus les uns à côté des autres. Les lettres de raccord correspondent aux coches du patron découpé, les flèches indiquent le droit fil.

Robe de chambre princesse. — Cachemire ou molleton ou tissu de fantaisie beige. Le dos a un pli creux au milieu et un demi-pli fourni par le petit côté. De beaux boutons sont posés sur le pli qui forme le milieu du devant; ce devant s'agrafe ou se boutonne sous le pli. La manche pagode a un parement pareil; la poche prend la forme allongée de la manche et le col rabattu se brise presque au milieu. Cette robe faite en lainage souple se doublera de flanelle, et la manche et la poche aussi. En surah doublé de molleton elle serait élégante et confortable.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4741
Et le Patron découpé d'une Robe de chambre
princesse, figurine page 48

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Journal des Demoiselles

Modès de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de M^{me} GRADOZ 67 r. de Provence - Chapeaux de M^{me} NAUDIN 16 r. du Vieux-Colombier - Corsets de M^{me} EMMA GUELLE
3 pl^{ce} du Théâtre Français - Parfumerie de la M^{me} GUERLAIN 15 r. de la Paix - Chapoures de la M^{me} KAHN 55 r. Montorgueil
Lait Anthéropique de CANDÈS 26 B^{is} St-Denis.